

ÉMILE RIPERT

**LA RENAISSANCE PROVENÇALE
(1800-1860)**

**OUVRAGE COURONNÉ PAR L'ACADÉMIE D'AIX
(PRIX THIERS, 1917)**

*Soun mort li bastissèire,
Mai lou tèmple es basti....*

(F. Mistral)

INTRODUCTION

Au printemps de 1859, on pouvait voir derrière les vitres de la librairie Roumanille, rue Saint-Agricol, en Avignon, sous le nom à peu près inconnu de Frédéric Mistral, un livre appelé *Mirèio*. C'était l'époque où Lamartine, vieillard mélancolique et sublime, couvert de gloire et dénué d'argent, rédigeait pour vivre des *Entretiens littéraires* où l'on sentait sous la prose commandée frémir la main impatiente du poète. Un soir son ami Adolphe Dumas lui apporta le volume qui lui arrivait d'Avignon; Lamartine le lut en une nuit d'insomnie; il y entendit, comme à Milly, les voix des moissonneurs, les sonnaillles des troupeaux, les récits des veillées campagnardes; il s'émut, se passionna, pleura, et le lendemain, de sa plume magique il inscrivit parmi les noms des grands poètes le nom de Frédéric Mistral.

Cependant, si nobles, et si parfaites que soient les phrases de Lamartine, il ne suffit point de s'écrier, avec lui: — Il y a une vertu dans le soleil.

Ce poème, s'il est vrai que, jailli d'un seul coup comme la fleur de l'aloès, il se soit élevé au-dessus de toutes les productions d'une littérature qui s'organisait, il suppose cependant cette littérature, et tout un travail antérieur.

D'ailleurs cette littérature, dont il reste la plus haute expression, mérite d'être pour elle-même étudiée longuement. La beauté des œuvres qu'elle a produites nous engage tout d'abord à le faire, mais quand même ces œuvres seraient médiocres, elles n'en auraient pas moins un intérêt certain, celui de nous montrer comment, après des siècles de somnolence, un pays, un peuple, une race s'éveillent, protestent, demandent une poésie qui leur convienne, qui soit l'expression originale d'un tempérament original, et, pour tout dire, revendiquent pacifiquement leur indépendance intellectuelle et linguistique.

Sans doute l'étude que nous nous proposons ici n'est pas absolument nouvelle; mais à lire les récits ordinaires sur les premières années du Félibrige, sur les Sept de Font-Ségugne, sur la librairie de Roumanille, on est malaisément satisfait. Ces jeunes gens qui s'assemblent dans une vieille bastide en jurant de relever une langue méprisée, peut-être est-ce d'un tour suffisamment romanesque pour plaire à l'imagination, mais encore comment une idée si étrange vint-elle à l'esprit de ces jeunes gens en un siècle où tout semblait au premier abord les en détourner, c'est là ce qu'on n'explique point assez d'ordinaire. Si l'on veut, comme c'est notre dessein en cet ouvrage, écrire l'histoire de ce grand mouvement d'idées et de sentiments qu'on appelle généralement et que j'appellerai, à défaut de terme plus commode, *La Renaissance Provençale*, il faut remonter bien au-delà de cette poétique conspiration...

Au-delà c'est le chaos que l'on découvre: des rimeurs sans talent, publiant à de longs intervalles dans des villes ou des villages de pauvres brochures où l'orthographe, la poésie et la grammaire sont également insultées, un bruit confus de voix souvent grossières qui s'obstinent à parler le vieux langage, par habitude plus encore que par goût, parfois quelque accent plus puissant et plus noble qui s'élève et qui retombe, d'autres fois venu de loin, affaiblie par la distance, une voix de lettré qui dit la gloire évanouie de cette langue, et plus lointains encore d'autres poètes qui chantent en français la beauté de leur terre ou bien des curieux qui en recherchent patiemment les traditions, c'est là ce qui se mêle confusément pour les yeux et pour les oreilles.